

LA MAIN BLESSÉE

PATRICK GRAINVILLE

LA MAIN BLESSÉE

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

CE LIVRE EST ÉDITÉ PAR ÉMILIE COLOMBANI

ISBN 2-02-082739-5

© Éditions du Seuil, janvier 2006

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Ma douleur, donne-moi la main...

Baudelaire, « Recueillement »,
Les Fleurs du mal

Soudain, la foudre. Foudroyé. Ma main... Longue, fine, souple, apte à l'écriture fluide. Main conductrice de tous les mouvements intérieurs. Ma main vivante. Main cavalière. Main vive d'où l'encre jaillit, subtile, modelant le galop des mots... Saisie, tout à coup, là, sous mes yeux, attaquée de lents spasmes, de contorsions sournoises. Main tordue, défigurée. Je n'ai plus de figure. Les muscles se braquent et combattent : le pouce et l'index arqués, rigides, crochus. Main de monstre, de sorcière griffue. J'ai mal. Je suis mal. Cela est venu d'un coup. Hier encore, j'écrivais sans douleur. Mes doigts n'étaient que le relais de ma pensée qui passait, sans entrave, coulait sur le papier. Et c'était ainsi depuis la tendre enfance. Depuis les premiers mots. Ces personnages que j'avais appris à dessiner, à reconnaître, lettres. Magie. Belles consonnes altièrès et tranchantes dans le miroitement des voyelles. Plus tard, à vingt-quatre ans, en entrant dans la vie, dans l'angoisse d'affronter le temps banal et la durée commune, j'avais écrit mon premier roman : *La Toison*. Comme une promesse sensuelle de Jason, un élan vers l'or, comme le désir de courir hors des limites, de m'affranchir d'ici-

bas. Pendant plus de trente ans les mots étaient venus, vivants, réchauffant, et les livres m'avaient construit une façon de barque, d'arche, des manières de Noé toujours sauvé, rescapé, entouré de tous les animaux de la Terre. Je n'étais plus jamais seul. L'immense présence montait, m'enveloppait. J'étais porté par toutes les puissances du langage et de mes rêves. Et ce 27 décembre 2000, alors qu'un nouveau millénaire allait commencer, ma main se révolait, se convulsait, toute contractée, comme envoûtée, oui, hantée par quels fantômes, goules, gueules ? Là, possédée par quelle misérable transe ? Clouée, se traînant comme un crabe, retournée, détraquée. Main d'agonie. Je ne pouvais plus écrire. J'avais perdu l'écriture : mon Isis.

Des mois de consultations commencèrent. Un étrange sursis me permit d'écrire encore un roman, d'une main malade, béquillante, cramponnée au stylo. Alors, j'ai cru que c'était un mieux, le signe d'une convalescence, d'une résurrection. Je travaillais de nouveau, avec difficulté, mais ma main me répondait, vaillante, ma sœur me guidait, ma petite Antigone, oui, mon Isis retrouvée. Puis je perdis du terrain. Il n'y eut plus de progrès, de sursis. Les doigts se recroquevillèrent avec une crispation accrue, grimace, reptation laide. Que serraient-ils ainsi désespérément ? Accrochés à quel bastingage, bouée, au cours de quel naufrage ? Ils ne lâchaient plus prise. Voulait-ils vivre ou mourir ? Doigts de paralytique, appendices noueux, doigts de vieillard faible. Ma main funèbre. Quel deuil me dévorait ? Quelle angoisse ? Ma main terrassée.

Et puis la peur d'écrire même un mot, un tout petit mot, le moindre mot. Car la main dérapait. Et le stylo

tombait. Net. Comme un fruit blet. J'assistais à cela, d'abord avec un sentiment d'horreur. Atterré. Désarmé de mon seul pouvoir, de mon unique blason, ces armoiries de mes phrases. Dépossédé de mon seul nom. Par la suite, quand le mot s'écrasait, dénaturé, mutilé, amputé de plusieurs lettres, vermine méconnaissable, sorte d'avorton de mot, alors un sarcasme éclatait en moi, un ricanement sec, une dérision. Cette histoire de ma catastrophe devenait un pied de nez de l'Enfer, une diabolique moquerie. Et j'étais bien obligé de reconnaître qu'il était fort, le diable. Que c'était lui le plus fort, lui le maître. Je restais, là, sans mots, devant le désastre. Anéanti.

Dans mon lit, je les attendais... L'aube perçait. Au loin, la secrète rumeur naquit. Sous les arbres invisibles du parc. Le long des allées verdoyantes. Le martèlement devenait plus net, plus nourri. Je les entendais approcher. Avec toujours le même sentiment de sécurité. Comme si quelque chose, au réveil, me manquait, une angoisse me menaçait. Alors le concert de leurs sabots envahissait tout le champ du vide. Et la cavalcade crépitait. Je me levai d'un bond, ouvris mes volets. Me déroband un peu derrière le rideau pour voir passer la troupe, la longue tresse de chevaux matinaux. Ils avançaient au petit trot. Une bande hétéroclite de montures et de lads. Ces derniers portaient des tenues disparates et grossières. Pulls ou vestes, vieilles casaques ternies, têtes nues ou coiffées de toques décolorées. Et leurs chevaux n'exhibaient nul apprêt, une simple couverture pouvait protéger leurs reins et leurs flancs. Ou rien. La horde ne se donnait pas en spectacle comme sur un hippodrome. Elle n'effectuait que la rituelle promenade dont les animaux avaient besoin. Chaque jour et très tôt. Les maîtres ainsi débraillés changeaient de rythme, ralentissaient pour se laisser rejoindre par un

collègue avec lequel ils se mettaient à bavarder. Tout semblait capricieux, spontané. L'éclat des voix se mêlait aux percussions des sabots. Et les robes rousses, brunes, toutes les nuances fauves et blondes ou d'une noirceur gluante d'anguille, le dandinement des croupes, le jeu des encolures secouées me remplissaient d'un plaisir étrangement plus profond que celui éprouvé à la vue des vraies courses. Pourtant, j'adorais le peloton, sa fulgurante joaillerie, les peaux convulsées, moirées de sueur et d'écume blanchâtre, ce flot fumant, bariolé de luxueuses casaques et piqueté de toques aux couleurs criardes. Tout ce chatolement m'excitait, ces ellipses dans les virages où la troupe semblait se resserrer en un grouillement orgiaque. Rien n'était plus propre à exalter mes plus vifs désirs de prouesse, d'épopée. Telle une écriture, une phrase bigarrée, impulsive et baroque qui représentait mon idéal, le modèle esthétique s'accordant le mieux à mes goûts, mes passions. Mais la cohue plus nonchalante du matin évoluait sans cesse du trot au pas. Ses écarts, ses sursauts, son patchwork de panoplies profanes, de demi-teintes portées par un courant de toisons animales et soyeuses, m'inspiraient un sentiment de joie plus sûre, de plénitude. Il me fallait cette vision pour affronter les aléas de la journée. Surtout cette crampe de l'écrivain, si bien nommée, qui me torturait. Ce matin, je fus d'autant plus comblé qu'en un éclair je reconnus, au milieu de la horde, la jument de Nur. Une alezane dorée que la jeune femme chevauchait sans façon, comme les hommes, parée d'un ensemble en jean : courte veste et pantalon. La tête coiffée d'une toque usée, brunâtre. Elle ne se tenait pas bien droite sur sa monture, mais le buste légèrement

creusé, presque enroulée vers la crinière rousse et nattée de Melody Centauresse. Nur était mon amante depuis trois ans. Tout à l'heure, elle viendrait dans mon immeuble prendre son poste auprès du vieux colonel dont elle s'occupait, partageant son emploi avec une Polonaise prénommée Malina et Tara, un Indien qui assurait la surveillance de nuit.

Je vis Melody Centauresse s'éloigner, engloutie par la masse des chevaux. Mais je suivis des yeux sa cavalière. Nur, qui s'était redressée, comme à dessein, dans le fourmillement des torses cadencés. Un cheval broncha, fit un saut de côté, agitant sa crinière. Et, dans l'accroc soudain, mon amante m'apparut tout entière, cambrée, maintenant. Son derrière rond et menu épousait le mouvement coulissant de son alezane, le ventre happé en avant, puis les fesses souplement rejetées, à chaque pas du cheval qui, lui-même, remuait rythmiquement sa croupe géante. Et le cul de mon amante se superposait, dans la danse, au fessier foisonnant de Centauresse pour offrir une figure monstrueuse, gourmande et gémellaire, dont la redondance culminait, là-bas, dans les rayons de l'aurore. Longuement, je convoitais l'image du fantastique amalgame de la chair de Nur conjugée à celle de la jument d'or.

Après avoir pansé sa jument avec cette méticulosité amoureuse dont j'avais déjà été le témoin presque jaloux, Nur revint prendre le relais de Tara qui avait passé la nuit auprès du colonel. Je la vis entrer dans mon immeuble d'un pas rapide, les mains dans les poches, l'air un peu bravache. Nur avait des allures garçonnières qui tranchaient avec son aspect général délié et gracieux. Un visage délicat, olivâtre et doré, d'Égyptienne de trente ans. Cheveux courts, bouclés, très noirs. De longs cils sur de grands yeux sombres. Un petit nez, des pommettes lisses et saillantes. Une extraordinaire pureté de traits. Menue, de taille moyenne. On la regardait, subjugué par une beauté contre laquelle elle semblait se cabrer, affichant des manières brusques, marchant en roulant les épaules, les jambes un peu arquées. L'air voyou, ruminant sa fondamentale colère. Je savais que son père, un militaire égyptien beau et macho, avait divorcé d'avec sa mère quand Nur était une très jeune adolescente. Et le guerrier avait dit à sa fille que, si elle avait été un garçon, il l'aurait emmenée avec lui. Originelle blessure... Nur adorait sa mère mais elle ne s'était pas remise du mépris de son sexe que son père

avait brandi comme argument décisif. Depuis, paradoxalement, j'avais découvert qu'au lieu de s'identifier à sa mère abandonnée comme elle Nur avait calqué, sans se l'avouer, son comportement sur celui du bourreau. Elle refusait sa féminité, ne portait jamais de jupes, ne se fardait pas, affrontait le monde de pied ferme, ne tolérait aucune familiarité de la part des hommes, encore moins une marque de dédain. Cela provoquait, quand elle conduisait sa voiture, des conflits incessants. Dès qu'un automobiliste lui faisait une queue de poisson, elle le dépassait, s'arrangeait pour coincer son véhicule. Et le type ravalait immédiatement sa colère, médusé, en voyant débouler l'amazone en jean, l'œil noir d'une fureur qui ne faisait qu'exaspérer sa beauté singulière. Son visage ravissant de petite Isis du Nil en proie à la rage. Mais ce qui achevait de vous mettre à sa merci, c'était sa voix extraordinaire, très gutturale, un timbre de cuivre ténébreux, qui lui faisait rouler les *r* dans les profondeurs de sa gorge. Chaque mot semblait forgé dans une fulgurance grondante, très troublante. Je crois que je suis tombé amoureux de sa voix, que j'ai désiré immédiatement cette voix, ce cou si joli, cette bouche fine et charnue dont elle émanait. Mon prénom prononcé se métamorphosait. Il devenait un bijou rare, inconnu. J'étais autre. Investi par cette voix qui faisait de moi le partenaire d'un Orient sensuel et rigoureux.

Nur avait dû quitter l'Égypte dans des circonstances dramatiques. Elle y menait une vie indépendante, tournée vers le sport, la littérature et la culture françaises. Sa mère était professeur de français. Ce qui expliquait la maîtrise de notre langue par mon amante. Nur travaillait dans une librairie française, au Caire. Et c'est là

qu'elle rencontra Balkis, une jeune fille grande et belle dont elle tomba immédiatement amoureuse. Elle me raconta cette idylle assez désincarnée. Les deux amantes échangeaient surtout des serments. Ce romantisme désuet me fascinait complètement ; je ne me lassais pas de l'histoire de Nur et de Balkis. Élevées toutes deux dans la religion musulmane, sans être mystiques, elles étaient très croyantes et n'en vinrent aux premiers baisers qu'avec pudeur. Nur avait beau revendiquer une liberté d'homme, elle n'en souscrivait pas moins aux exigences d'une foi qui soumettait si facilement les femmes. Ce n'était pas la moindre de ses contradictions. Je l'avais vu refuser de manger un sandwich parce qu'elle y subodorait un zeste de porc. Et surtout, je crois qu'elle avait promis plus ou moins implicitement à sa mère de rester vierge jusqu'au mariage. Mais le mariage en question lui paraissait une incongruité, une énormité, contraire en tout à sa nature. Alors, elle vit Balkis. Son cœur se serra. Balkis lui rendit sa passion. Elles s'écrivaient en cachette des lettres enflammées, se serraient dans les bras l'une de l'autre dans les vestiaires d'un club de tennis dirigé par des Français. Elles faisaient leur jogging dans les allées du même lieu. C'étaient deux musulmanes en quasi-rupture de Coran, mais qui n'avaient pas vraiment conscience de l'être. Nur ne me permettait pas de plaisanter sur sa religion. En cela, elle était proche de nombre de mes élèves musulmanes qui pouvaient exhiber des tenues à la mode, nombril à l'air, mais se récriaient à la moindre suggestion sacrilège.

Un jour, Nur et Balkis s'enhardirent. Elles se déshabillèrent, intimidées, maladroitement. Et c'est Nur qui baisa

de ses lèvres pures le sexe de son amante. Juste un baiser. Les deux jeunes filles étaient dans la chambre de Balkis, persuadées que les parents étaient absents. La porte s'ouvrit brutalement. Le père de Balkis apparut. Il insulta Nur et la chassa. Ce que Nur disait de l'épisode ne laissait pas de m'étonner. Je me serais attendu à une réaction de honte. Mais Nur déclarait qu'elle avait assisté à la colère du père de son amante sans sourciller, avec un sentiment de distance, voire de neutralité. Cet homme lui était étranger. Il avait beau se réclamer à grands cris de la morale religieuse, Nur n'avait senti nul tourment, nul scrupule. Ce miracle m'émerveillait, me réjouissait. Car le remords eût été la pire régression, une capitulation mortelle. Cependant Nur et Balkis eurent toutes les peines du monde à se revoir. Balkis n'était pas animée par cette colère originale qui rendait Nur si tenace. Ses parents finirent par la marier à un militaire. Et lorsqu'une campagne, orchestrée par les Frères musulmans, conduisit à des rafles d'homosexuels, Nur, séparée de Balkis, blessée, déçue par son pays, décida de partir. Elle s'installa à Chatou, chez une tante. Elle travaillait, le samedi, dans une librairie, s'occupait du colonel et faisait la comptabilité du club équestre où Melody Centauresse était pensionnaire. Nur avait toujours rêvé de posséder un cheval. Elle acheta la pouliche, quelques mois après son arrivée, grâce à une avance que sa mère lui avait accordée. Elle partageait les frais d'entretien de Centauresse avec la Polonaise qu'elle avait rencontrée chez le colonel, elle aussi passionnée de chevaux. Nur lui prêtait donc la jument. Elles avaient leurs jours, mais parfois, c'était plus émouvant, l'une après l'autre,

elles montaient l'alezane dorée. Certains dimanches, par exemple, on les voyait sillonner les allées du parc. Nur partait au galop. Malina l'attendait assise sur un talus. Nur revenait, son visage éclatait de plaisir. Et elle livrait la belle jument en sueur à Malina qui la montait à son tour. Toutefois, cet accord n'allait pas sans petites frustrations, imperceptibles jalousies, que j'appris à deviner peu à peu. Nur adorait Melody, elle était sans doute la plus possessive.

J'entendis Tara quitter le colonel et le vit s'éloigner dans les allées. C'était un Indien d'une trentaine d'années, furtif et suave. Il portait ce prénom de déesse suivi de Sankhar et d'un troisième nom plus difficilement prononçable. Sa peau brune et profonde nous troublait, Nur, Malina et moi. Parfois, elle semblait rougeoier ou se nuançait d'un bronze plus sombre.

Anny, qui est la femme avec laquelle je vis presque depuis l'origine, était, elle aussi, attirée par le charme, par la chair de Tara. Il nous fuyait, il s'éclipsait tôt le matin. Il avait trouvé cette garde nocturne chez le colonel par l'intermédiaire d'un parent qui connaissait le vieillard. Malina, qui savait s'y prendre avec lui, nous avait révélé qu'il s'adonnait à la danse dans un cours privé. Une danse de l'Inde dont nous n'avions qu'une idée schématique. Anny et Malina rêvaient de voir danser Tara. De contempler le jeu, l'élan de ses longues jambes inconnues et brunes.

Oui, j'étais divisé entre Anny et Nur. C'était un piège banal et dévorant. La situation avait entraîné, à la longue, un remodelage complet des relations que j'entretenais avec elles. Quand Anny mesura mon attachement, elle prit ses distances. Découragée par des expé-

riences passées du même type. Car nous avions vieilli, franchi le cap de la cinquantaine, nous retrouvant plus fragiles au lieu d'être aguerris par la vie. Anny ne supportait plus d'être trahie. Je ne supportais plus de la trahir, mais je ne parvenais pas à rompre définitivement avec Nur. Malgré des semaines et quelquefois des mois sans la voir. Mon amante n'était pas amoureuse de moi. Elle ne souffrait donc pas de la jalousie qui blessait, qui humiliait Anny. Même si l'existence de ma compagne finissait par l'encombrer. Car elle était consciente de mes affres qui créaient entre nous une tension parfois trop pesante. Nur m'admirait. C'est ce qu'elle disait. Elle ne m'aimait pas. Elle désirait ma langue et mes doigts. Mon sexe était l'objet d'une indifférence courtoise. Elle le considérait avec une réserve polie. Quand elle avait fini par accepter de coucher avec moi, violant le vieux serment religieux de ne se donner que dans le mariage – mais on sait que sa passion pour Balkis avait rendu cette perspective bien improbable –, elle ne s'était livrée qu'après de longues séances de caresses et de baisers intimes et répétés. Un jour, je pris sa main et la posai sur mon sexe. Elle ne recula pas. Restait parfaitement neutre. L'organe érigé ne provoqua aucune curiosité ou surprise. Et par chance, nulle peur. Mais elle n'alla pas jusqu'à me rendre les caresses que je lui prodiguais depuis des mois. Quand je lui fis signe d'esquisser quelque chose, de faire un essai, elle me regarda et me dit cette phrase ineffable : « Pour moi, le sexe, c'est de l'eskimo. » Le mot prenait dans sa bouche une tonalité ronde, incongrue et polaire, assez drolatique, n'étaient les circonstances. Devais-je entreprendre de lui enseigner ce langage inso-

lite et glacé. Ce soupçon d'inuit. Un sursaut de révolte faillit m'arracher une protestation : Et ma langue, ce n'est pas de l'esquimo, alors ! J'eus la sagesse de me taire. Car d'évidence ma langue ne faisait pas le même office que ma queue. Je laissais passer encore quelques jours. Commençais de lui administrer sa caresse favorite, non plus avec ma langue mais avec mon gland délicatement profilé, pressé, soutenu dans la manœuvre par un doigt glissé. Ainsi ne se retrouvait-elle pas en terrain complètement étranger. Elle apprit l'esquimo sans ferveur ni rejet rédhitoire. Et le jour où nous passâmes à l'acte, par bonheur, elle n'eut pas mal. C'était un langage quelconque qui ne lui procurait pas l'enchantement majeur. Je racontais cela à Anny pour diminuer sa jalousie. Mais elle s'étonnait que je persiste dans une relation où l'essentiel de ma personne était à ce point dévalué. En fait, Anny comprenait... Elle connaissait Nur. Elle la croisait dans le hall de l'immeuble, elle la voyait passer sur sa jument dorée. Elle pouvait deviner l'émotion que j'avais éprouvée en découvrant pour la première fois la nudité de Nur. La finesse, les souplesses de son corps menu et fort. Tendu, tenace. Les pointes de ses seins plus gros que je ne les avais pressentis. Son étroit pubis noir et pointu comme un poignard. Ses fesses délicieusement rondes et compactes dont la cambrure de Nur renforçait la protubérance. Musclées par les chevauchées mais soyeuses. À peine si deux orbes de chair imperceptiblement plus brunis ou tannés ornaient les dessous de la croupe. C'étaient à mes yeux des sigles, des tatouages, d'infimes meurtrissures totémiques liées à l'amour immodéré des chevaux. Mais le coup de grâce était cette voix, son blason véritable. Je ne sais quel

timbre d'orgue rauque qui montait du corps dévoilé. Glorieux, oui, attestant quelle gloire ténébreuse qui s'emparait de moi, me vrillait, me faisait frissonner. Alors, qu'importait le prestige de mon sexe ! J'en faisais volontiers le sacrifice tandis que je serrais cette chair mince et dorée du Nil, rayée de jais, avec ces grands yeux noirs, ces longs cils inclinés vers moi.

Donc, Anny prit quelque distance. Souvent, elle rejoignait la maison de son amie Laurence qui habitait aux confins du parc, à la lisière de la forêt, au milieu des grandes écuries précieuses où était élevée, entraînée, la fleur des chevaux de race, des champions qui gagnaient à Longchamp ou Auteuil. J'adorais cette maison où elle ne m'interdisait pas toujours de la retrouver. Ainsi, Nur s'installait chez le colonel, juste au-dessus de mon appartement, presque chez moi, tandis que j'émigrais chez Laurence pour ne pas perdre Anny que j'aimais depuis l'adolescence et dont je partageais la souffrance. Il aurait suffi de rompre, d'arrêter tout ce drame, ce cinéma ! Mais j'étais aux prises avec une angoisse primordiale et contradictoire qui empoisonnait ma vie tout en lui donnant un relief exalté, une tournure lyrique et désespérée. C'était une joie clandestine, liée aux rituels érotiques avec Nur, assortie d'un sentiment de perte, de mélancolie, où l'amour que j'inspirais peut-être encore à Anny était perpétuellement menacé. Comme si j'avais besoin de vivre, de revivre ce péril, au bord du néant. Tel était le traquenard de ma vie. Ce qui ne cessait, à la fois, de la rendre possible et impossible. Tout cela venait sans doute de très loin, de ce théâtre originel où tout s'était joué, le pli pris. Notre maison natale... À cor et à cri ! Je ne manquais pas de remuer, de tritu-

